

1° Conférence sur la "Vision de l'Ordre pour le XXIe S."

Dom Gerard de Genesee

Le sujet de cette présentation est 'une vision de l'Ordre pour le 21° siècle', je suis désolé mais je n'ai ni un esprit visionnaire ni un esprit de stratège. Ce que je vais essayer de vous présenter, c'est ce qui fait de nous des Cisterciens, en termes de fondements.

Le premier fondement est que la transformation du cosmos a commencé avec la mort et la résurrection du Christ. Cette transformation qui a lieu aujourd'hui, confère à toute chose une urgence eschatologique. La *conversatio* cistercienne est une réponse intégrale à cette urgence. La forme particulière de notre vie cistercienne ne peut pas avoir de sens en dehors de cette urgence eschatologique. Louis Bouyer disait à propos du monachisme, 'le monachisme seul donne à la vie de foi, la vie dans la foi, son déploiement le plus complet qui soit possible sur terre'. quand nous considérons la *conversatio* cistercienne, nous percevons une forme de vie qui émerge de ce que Bouyer appelle 'une foi totalisante' dans cette transformation cosmique façonnée par l'Esprit de Jésus.

Un autre fondement est que ce qui est le plus vrai, le plus réel, est accessible par la foi et non par la vue, et ce qui est encore plus vrai, comme nous dit le Pape émérite Benoît XVI, c'est que le véritable centre de l'histoire est le Christ et son Eglise -l'Eglise non pas conçue comme une abstraction sociologique, mais l'Eglise en tant que fusion de la créature avec son Seigneur dans un amour sponsal. Cet aspect de l'amour sponsal suppose que l'église, dans sa réalité la plus profonde est personnelle, parce que Dieu ne peut vivre un amour sponsal avec des abstractions ou du collectif. La vie que le Christ nous apporte d'en haut doit donc être d'abord reçue par une personne concrète. Le modèle exemplaire d'une fusion de la créature avec son Seigneur dans un amour sponsal se concrétise en Marie. Elle est la première église. Et comme son *Fiat* est tout accordé, ajusté au Verbe/ la Parole de Dieu, Marie ne peut être que pure réceptivité. Elle ne peut être que don et abandon. Après tout y a-t-il un autre but pour l'Eglise que d'offrir à Dieu une demeure dans le monde?

A la lumière de ces faits théologiques, l'église sera toujours mariale en sa forme. Toujours féminine et fondamentalement réceptive en contraste avec ce que l'on peut qualifier de masculin, ce modèle activiste qui nous fascine de nos jours avec ses corollaires de productivité, de pouvoir, et de résultats. Mais *l'eccllesia*, mariale en sa forme, fait tout d'abord de l'espace pour que Dieu puisse se révéler lui-même comme Dieu. C'est pourquoi, en tant que cisterciens nous pouvons nous considérer comme étant au coeur de l'Eglise, parce que notre forme de vie est essentiellement mariale. Je voudrais focaliser ma réflexion sur ce point, la forme mariale, et ce faire de l'espace pour Dieu, comme la clef d'une meilleure compréhension de la forme de la *conversatio* cistercienne. Dans une de ses conférences aux Bénédictins, (une conférence que j'utiliserais ici), l'ancien maître général des Dominicains, Père Timothy Radcliffe, fait remarquer que lorsque les Israélites sont sortis du désert, Dieu a pris demeure chez eux dans l'espace situé entre les ailes des Kérubims. Le trône de gloire était un espace et un vide, une absence de chose, ce qui signifie que la gloire de Dieu ne peut se manifester que dans un espace vide.

Si la vie cistercienne est principalement mariale dans sa forme, nous pouvons être sûrs que tous les éléments de notre vie vont contribuer à créer un espace au coeur du monastère, et dans le coeur de chacun où Dieu et son Christ peuvent se révéler comme le véritable centre. Nous, pauvres enfants d'Eve en exil, faisons l'expérience de l'oppression de cet espace ressenti comme vide, comme ennui. Mais il ne s'agit pas d'une faute qu'il faudrait se hâter de rectifier ni d'un problème qu'il nous faudrait éviter. C'est la face obscure du faire de l'espace pour Dieu.

La Constitution 3 parle de notre vie comme ordinaire, obscure et laborieuse. En contraste avec les congrégations qui ont des missions spécifiques, nous semblons ne pas en avoir. Il n'y a pas de spécialisation explicite qui justifie notre place dans le domaine des bonnes œuvres, contrairement à la mission des Jésuites ou des Dominicains. Le vide, l'espace, dans ce cas, est le fait de vivre sans utilité explicite dans le monde. Et cet espace dévoile Dieu comme le but secret et caché de nos vies. Si nous

avons une mission spécifique, la manifestation de Dieu dans notre forme de vie serait en quelque manière ambiguë. L'absence de mission spécifique manifeste clairement que Dieu seul peut être le but secret de notre vie ordinaire, obscure et laborieuse. Je voudrais citer ici Von Balthasar. Il dit ceci : 'il y a de grandes missions qui sont données en vue des activités extérieures dans l'église. Cependant Dieu peut aussi donner de grandes missions en vue de l'abandon de soi, avec ou sans grâces d'oraison extraordinaires. Ces dernières missions quoique non reconnues ni canonisées, peuvent avoir un impact aussi important, même si caché et anonyme, dans l'église et le monde'.

S'il y a un lieu où l'espace est ouvert, c'est l'Opus Dei, qui est le centre de la journée cistercienne. C'est probablement l'espace de nos vies qui a le moins d'utilité aux yeux du monde. Cependant s. Benoît place cette oeuvre de grande inutilité au centre de nos vies. Rien ne doit être préféré à l'Opus Dei. C'est cette vraie inutilité de l'Opus Dei qui dévoile que Dieu n'est pas un objet dans le monde. Mais cette inutilité a aussi cette grande utilité, si nous continuons avec l'analogie mariale, que l'espace 'inutile' de l'Opus Dei est en soi l'ouverture par où le Mystère du Christ peut entrer dans le monde. J'ai retrouvé cela dans une conférence de Dom Mauro Giuseppe Lepori sur la Règle de St Benoît et plus spécifiquement sur le chapitre 7. Je ne suis pas sûr d'avoir parfaitement compris tout ce qu'il voulait dire, mais ce que j'y ai glané s'est profondément imprimé en moi, et c'est ce que j'espère pouvoir partager. Le chapitre 7 de l'humilité est la pièce maîtresse de la Règle. Au sommet des degrés de l'humilité nous lisons que : « Le douzième degré d'humilité est lorsqu'un moine fait preuve d'humilité en tout temps, dans son attitude extérieure non moins que dans son cœur ; si bien qu'elle se manifeste tant à l'Oeuvre de Dieu qu'à l'oratoire, au travail, dans le monastère, au jardin, en voyage, ou à la campagne, et enfin en quelque lieu qu'il se trouve », et je comprends cet *ubicumque* comme cosmique dans son étendue.

Ce que l'on doit noter ici, c'est l'ordre dans lequel sont énumérés les endroits où le moine fait preuve d'humilité. Au centre de tout, il y a l'Opus Dei. Et il est intéressant que s. Benoît n'ait pas confondu oratoire et Opus Dei. Il a délibérément fait la distinction - d'abord l'oeuvre de Dieu, et ensuite l'oratoire. L'oeuvre de Dieu n'est pas un lieu. C'est le vide, le travail inutile d'où tout rayonne, d'où part le rayonnement qui se propage en cercles concentriques, et déborde par-delà les murs du monastère. D'abord l'oeuvre de Dieu, puis l'oratoire, puis plus largement dans le monastère, puis au jardin, et en voyage au dehors ou dans les champs et finalement partout. La gloire de Dieu dans le creux de l'Office divin est cette vibration intangible ou ce parfum de grand prix qui dévoile la présence de Dieu à tous ceux qui viennent dans nos monastères.

La forme de la vie cistercienne creuse l'espace au coeur de la communauté et dans le coeur de chaque personne humaine. Ce creusement découle de la centralité de l'Eucharistie dans nos monastères, parce que nous ne nous réunissons pas pour l'Eucharistie mais c'est l'Eucharistie qui nous rassemble. Le creusement, la rupture des barrières et des défenses qui nous séparent dans la communauté font que nous aussi devenons Eucharistie. À cette lumière nous pouvons comprendre pourquoi le Chap 7 sur l'humilité est vraiment le coeur de la Règle. Si l'on suit la pensée du P. Radcliffe, l'humilité est un décentrement de soi radical. Pour s. Benoît, l'humilité n'est pas un projet personnel pour devenir meilleur. C'est un processus intimement lié à la construction d'une communauté. Je deviens, tu deviens humble en construisant notre communauté, parce que construire la communauté signifie me vider moi même de mon égoïsme. La communauté qu'envisage s. Benoît est une communauté où il n'y a pas d'égo au centre. C'est un lieu où l'on vit pour un autre. C'est un lieu où l'on s'entraide, où l'on vit l'obéissance mutuelle, le respect les uns pour les autres. C'est un lieu où l'on répond aux appels de la grâce plutôt qu'à des désirs insatiables. Ici il n'y a personne au centre. Et le centre est l'espace où la gloire de Dieu peut être manifestée. La communauté n'est plus simplement l'adjuvant d'une quête personnelle de perfection. La communauté est *ecclesia*, l'espace où chaque personne en communauté rencontre le mystère du Christ qui se reflète dans et par les autres.

Le silence et la solitude, les veilles, l'observance sérieuse de la clôture, sont les médiations qui délimitent le désert intérieur. Ce désert si crucial est l'espace où tous les déguisements du péché et spécialement la révolte de l'orgueil sont démasqués. Les douloureuses épreuves intérieures qui émergent de ce genre de confrontation opèrent un radical décentrement de soi. Aujourd'hui toute chose conspire pour nous faire éviter le vide, le creux : la curiosité, le bruit, les distractions et les affaires. L'acédie, ce désespoir tranquille, est devenu la condition commune dans le monde. Le Pape

François nous a demandé d'aller vers les périphéries. Nous devons entendre cet appel dans le cadre de notre *conversatio*. Notre vie elle-même, limitée, formée par la solitude, nous conduit rapidement vers les périphéries où des forces infra-personnelles doivent être combattues avec l'armure de la foi et de l'espérance. Notre combat en effet n'est pas contre un ennemi de chair et de sang, mais contre les principautés, les puissances, et les maîtres de ce monde de ténèbres, contre les forces du mal qui sont dans les cieux. Ce combat spirituel n'est pas seulement pour nous-mêmes, mais pour la vie du monde. Aller vers les périphéries veut aussi dire aller, autant que cela est possible, vers les marginaux de nos communautés : ceux qui sont plus difficiles à aimer, ceux qui exercent notre patience, les frères et sœurs malades qui sont dépendants et non productifs. Aller aux périphéries signifient offrir l'hospitalité à ceux qui viennent vers nous pour trouver la guérison et l'espérance. Vivre aux périphéries de l'intérieur signifie aussi que nous sommes des sentinelles qui guettent l'irruption de la lumière de la Résurrection dans la nuit de notre monde, et partager ceci d'une manière mystérieuse à travers le Corps du Christ. Dans sa lettre à Grégoire de Naziance, s. Basile parle de la purification qui se produit dans la solitude, de sorte que le cœur puisse recevoir toute empreinte de l'enseignement divin. Silence et solitude sont le lieu où est enfantée la sagesse, comme le dit la Constitution 3.

Je souhaiterais attirer votre attention sur la *lectio divina*, comme espace de manifestation de Dieu. Comme la première lettre de saint Pierre le fait remarquer, nous sommes tous entrés au monastère avec de vaines manières héritées de nos ancêtres, ces couches et ces couches de préjugés, d'opinions, de souvenirs, de sensibilité - qui ne sont pas convertis par la rencontre de la foi. La *lectio* est une purification par le feu de la doctrine. Cela signifie aussi un décentrement. Écouter la parole signifie que je dois abandonner ma propre parole frappée de mondanité, pour accepter et reconnaître que la parole de Dieu est le facteur décisif dans ma vie. La Parole doit façonner et juger mon expérience et non pas l'inverse. Ce qui signifie vivre dans la foi et non dans la vision. Rien d'étonnant que la *lectio* soit une discipline, et ô combien nécessaire. On doit résister à la fascination pour l'information, échappatoire omniprésent à notre époque, si nous voulons que la transformation par la Parole mette feu à nos vies. Par l'immersion dans la Parole et la centralité de ce désir pour la parole, le mystère du Christ grandit en nous, si bien que nos yeux ne quittent plus le Seigneur.

Le travail manuel et simple, relié à l'obéissance et la pauvreté, nous creuse. Dans le monde, le travail est une identité. Le travail est un épanouissement personnel. L'activisme outrancier est une vertu. Dans notre vie le travail qui est formé par l'obéissance, nous met au service des autres. Nous sommes supposés vivre du travail de nos mains, et c'est là l'expression de notre pauvreté. Cette « pauvreté » nous rend solidaires de ceux qui ne peuvent pas vivre de rentes ou de capitaux accumulés. Le travail monastique nous immerge dans les contraintes de la communauté, l'organisation du travail, les fardeaux du passé, et parfois une histoire d'inefficacité et de dysfonctionnements. Le travail, le fait de subvenir à nos besoins, sont une grâce importante dans notre vocation. Ils nous sauvent d'un dédain néoplatonicien envers le travail et nous engagent dans la transformation du cosmos en Christ par l'Esprit Saint.

Nos industries nous donnent l'opportunité de témoigner auprès de nos employés de cette transformation et de faire en sorte que nous agissions dans le domaine des affaires matérielles de manière cohérente et non avec duplicité: catholiques à la prière et capitalistes au travail

Je suis conscient que ceci n'est pas une liste exhaustive, ni une réécriture créative de la vie cistercienne, mais se veut un rappel de quelques éléments importants de notre *conversatio* mis ensemble sous la rubrique: faire une demeure pour Dieu. Comme je l'ai dit, cet espace peut être ressenti comme une contrainte mais si nous persévérons, alors cet espace deviendra le centuple, parce que s'y dévoilera pour chacun le mystère du Christ. Cette constante rencontre avec le Seigneur est le cœur et le secret caché de notre persévérance joyeuse dans une vie ordinaire, obscure et laborieuse.